



My name is Joe

de Ken Loach

Fiche technique

G.B. - 1998 - 1h45

Couleur

Réalisateur :

Ken Loach

Scénario :

Paul Laverty

Montage :

Jonathan Morris



Peter Mullan (Joe) et Louise Goodall (Sarah)

Musique :

George Fenton

Interprètes :

Peter Mullan

(Joe)

Louise Goodall

(Sarah)

Gary Lewis

(Shanks)

Lorraine McIntosh

(Maggie)

David McKay

(Liam)

Anne-Marie Kennedy

(Sabine)

Résumé

Après des années d'alcoolisme, Joe est parvenu à cesser de boire. Au chômage et débordant d'énergie, il consacre une grande partie de son temps à la mauvaise équipe de football de Glasgow. Sarah est assistante sociale et vit principalement pour son travail. Joe et Sarah se rencontrent chez Liam et Sabine auxquels ils essaient d'apporter aide et conseils. Après une première rencontre un peu orageuse, ils tombent amoureux l'un de l'autre.

Critique

Peu de cinéastes savent aussi bien que Ken Loach articuler le social et l'affectif, et son dernier film, après des aventures de tournage plus extérieures à la Grande-Bretagne (**Land and freedom** dans l'Espagne de la guerre civile, **Carla's song** en Amérique latine), en est l'ultime démonstration. L'enquête sociale qui a généré le scénario de Paul Laverty aboutit à un constat précis sur les quartiers défavorisés de Glasgow, où le chômage prédomine, provoquant déshérence, paupérisation, fragilité des couples, alcoolisme, drogue, prostitution et emprise de la mafia locale. Dans le cinéma britannique actuel, la prise en compte sociale est commune à beaucoup de cinéastes. Tous les films de Mike Leigh, mais aussi des premiers - en tout cas pour l'instant - films isolés comme **Les virtuoses (Brass off)** de Mark Herman, **The full monty** de Peter

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Cattaneo, **Les géants (Among giants)** de Sam Miller, partent d'une observation sociale, liée à des situations locales (celle du Yorkshire dans **Les virtuoses, The full monthly, Les géants**, pays minier qui a été une des régions les plus meurtries par la politique thatchérienne de rentabilité industrielle). Face à cette situation, la réponse des cinéastes n'est jamais victimisante pour les personnages, mais offre des réponses positives, des alternatives. Extérieure aux personnages mêmes dans **The full monthly** (le strip-tease), **Les virtuoses** (la fanfare), **Les géants** (un travail au noir), la réponse est en revanche interne aux personnages des films de Ken Loach. Joe, un ancien alcoolique, par sa participation aux thérapies de groupe des Alcooliques anonymes, veut non seulement couper définitivement avec l'alcoolisme, mais reconstruire sa vie. L'entraînement d'une équipe de football d'apparence lamentable est pour lui une action nécessaire pour combattre son isolement, et son non-emploi. Pour chaque joueur, le sport est une alternative partielle à ses problèmes, car ils sont tous chômeurs, avec des emplois de substitution, ou ils travaillent au noir, comme le montre leur peur de l'inspection du travail simulée par Joe. Tous se prennent à rêver, quand ils jouent au foot qu'ils sont aussi brillants que l'équipe de la RFA ou du Brésil. Plus que tout, Joe veut reconstruire une vie affective, une vie de couple, dont il n'a jamais connu que le simulacre achevé dans la violence de l'alcoolisme. Sa rencontre avec une assistante sociale va lui permettre de mener à bien cette nouvelle direction de sa vie, bien que les obstacles soient nombreux en raison de sa propre fragilité psychologique et de sa situation précaire, qui ne lui permet même pas d'inviter à dîner la jeune femme qu'il veut séduire. L'humour des échanges, le comique de certaines situations contribuent à éliminer toute attitude paternaliste ou condescendante, en même temps qu'ils permettent

d'exprimer l'énergie, la vitalité des personnages, et davantage encore celles du personnage principal, Joe, pièce maîtresse du tableau socio-psychologique sentimental de **My name is Joe**. Dans ce monde de confrontations, d'échanges, d'altercations parfois, de moments d'union authentiques, Ken Loach filme presque exclusivement avec une longue focale, détachant les personnages d'un décor neutralisé dans les plans les plus larges, et creusant leur existence émotionnelle dès qu'ils s'approchent d'eux. Leurs mouvements, leurs réactions, même minimes, sont alors amplifiés par l'utilisation de la longue focale, et ils n'échappent jamais à un cadre qui les suit dans leurs moindres respirations. De tels choix de tournage impliquent évidemment des acteurs exceptionnels, où la technique dramatique (ou l'instinct, quand il s'agit de comédiens peu expérimentés) et l'agencement de la fabrication du film (la «méthode» Loach) vont en permanence contribuer à effacer l'apparence du jeu. L'acteur Peter Mullan est bouleversant parce qu'il met toute la force de son jeu dans la seule présence du personnage. De même que les acteurs devenus personnages de **Raining stones, Ladybird, Land and freedom** ou **Carla's song**, Peter Mullan fait oublier l'acteur pour ne plus nous laisser ressentir que les émotions, les désarrois, les espoirs de Joe. Louise Goodall, interprète de Sarah, l'assistante sociale, qui a peur d'une relation de couple autant que son partenaire, David McKay (Liam, l'ancien drogué), dont la fragile famille va à la dérive, sont, comme tous les autres comédiens, dans la même unité de fusion avec leurs personnages, grâce à leurs qualités propres, mais aussi à l'intelligence du metteur en scène d'avoir su les choisir les uns et les autres, et avoir su les diriger. La force émotionnelle, la vérité quotidienne sont alors telles que le radicalisme social du point de vue de Ken Loach est parfaitement crédible, car incarné. Les péripé-

ties et relances dramatiques (rencontres en plusieurs étapes entre Joe et Sarah, week-end de la pose du papier peint, péripéties secondaires liées aux mésaventures du personnage de Liam avec la mafia locale et que Joe va prendre en charge) ne servent alors qu'à exprimer le cheminement des personnages l'un vers l'autre (Joe vers Sarah), avec les difficultés, les renoncements, les retournements, la reprise en mains, qui sont autant de richesses dans une analyse qui n'est jamais monolithique. On est proche d'un regard documentaire à l'intérieur de la fiction, tant les filtres avec la réalité semblent avoir disparu au profit d'une présence de la vie sous toutes ses facettes.

Hubert Niogret
Positif n°452 - Oct. 1998

Un film de Ken Loach, c'est toujours une bénédiction, un moment privilégié, comme des retrouvailles avec quelqu'un qui nous est proche tellement son cinéma nous touche, nous importe. Nous avons été, c'est vrai, un peu déçus par son précédent, **Carla's song**, mais la déception se teintait de l'indulgence qui anime ceux qui aiment, avec le souhait de le voir vite reprendre son chemin, pas forcément le droit, mais en tout cas le sien.

Et bien voilà, il n'y avait qu'à espérer, et c'est fait : avec **My name is Joe**, Ken Loach renoue avec son univers de prédilection, celui qu'il connaît, qu'il aime et qu'il sait comme personne nous raconter : l'Angleterre des paumés, des débrouillards, des laissés pour compte, de tous les "Joe".

On retrouve cet humour teinté de désespoir qui faisait la force de **Raining stones**, et aussi la profondeur bouleversante d'un **Ladybird**. Avec trois fois rien, un visage, une expression, une démarche, ces personnages ordinaires s'imposent à nous avec une telle force

que l'on ne peut que se mettre à les aimer, à vibrer avec eux. Et puis il y a encore et toujours cet ancrage constant, comme un engagement inébranlable, dans une réalité qui a depuis longtemps oublié d'être douce avec trop de gens qui pourtant mériteraient un brin de bonheur. C'est l'histoire de Joe, Joe qui dit lui-même que son nom, c'est tout ce qu'il lui reste d'une vie gâtée par pas mal d'emmerdes, quelques années d'alcoolisme et autant de prisons. Joe a une quarantaine un peu usée, un quotidien de petits boulots au noir et de plans hasardeux pour quelques livres, mais surtout, un cœur aussi gros que son envie de s'en sortir... Joe, c'est le genre de type qui dit que la bouteille est à moitié pleine et pas à demi-vidée, le genre à trimballer partout et contre tout une énergie communicative, comme un pied de nez à la fatalité, aux mauvais tours joués par la vie.

Entre deux jobs, Joe anime une équipe de foot à Glasgow, une équipe plutôt perdante affichant plus facilement les bras cassés que les médailles, une bande de braves gars que le chômage et la drogue n'ont pas épargnés, presque une famille. Pour ces jeunes et ces moins jeunes, Joe est devenu un peu le grand frère, le papa, le pote qui devient un rempart contre le malheur, l'antidote vivant à la déprime. Bref, Joe fait un peu "dans le social", comme ça, par générosité, par nature, et puis peut-être aussi pour s'empêcher de penser à lui, à sa solitude.

Un jour, une assistante sociale, une vraie de vraie, une qui travaille dans un dispensaire et qui soignent les petits et les grands maux des plus perdus, débarque comme un malentendu dans l'univers de Joe, et bien sûr, les deux solitaires au grand cœur vont se trouver tout chose l'un face à l'autre. Mais Joe et Sarah n'évoluent pas tout à fait dans le même monde, et quand la mafia locale se réveille, les vieux démons reviennent et les choses alors se compliquent. Comme toujours chez Ken Loach, la vio-

lence et la tendresse des rapports humains se mélangent, le social et l'intime se frottent l'un à l'autre, au risque de faire des étincelles ou de faire mal. Et nous, on est là, avec eux, heureux de voir que ce cinéma-là existe, avec son enthousiasme qui fait oublier les maladresse, avec sa générosité immense qui fait passer les petits défauts.

Gazette Utopia n°183 - Juillet 1998

Il y a les inconditionnels de Ken Loach : ceux-là le suivraient partout, même lorsqu'il s'aventure là où on ne l'attend pas, sur le terrain de la reconstitution historique (**Land and freedom**) ou exotique (**Carla's song**). Et puis il y a ceux qui pensent qu'il n'est jamais meilleur que lorsqu'il arpente son territoire, celui des grandes cités industrielles d'Angleterre et d'Ecosse.

A ceux-là, il faut tout de suite dire la bonne nouvelle : le Ken Loach de **Riff Raff** (my name is Stevie...) et de **Raining stones** (my name is Bob...) est de retour. Frère des deux premiers, Joe n'a pas besoin de se présenter pour qu'on sache d'où il vient, qui il est. Avant même qu'apparaisse son visage, alors qu'on entend seulement sa voix et que défile le générique, il nous est familier : cet accent de Glasgow, plein de saveur annonce cette bonne figure rocailleuse, franche, un peu butée, celle d'un homme qui s'obstine à marcher du bon côté de la route, en dépit de toutes les vicissitudes.

Stevie, Bob, Joe et les autres... Une sorte de famille. On est en terrain connu, et c'est justement cela qui nous réjouit. Le plaisir, avec Ken Loach, vient des variations, parfois infimes d'un film à l'autre, d'un individu à l'autre, au sein d'une même communauté de destin. Le destin de ce qui fut un jour la classe ouvrière britannique, aujourd'hui mise à l'encan.

Le travail, dans ce quartier périphérique

de Glasgow, il n'y en a plus, ou alors lié à la pauvreté : ceux qui ont un boulot sont au service de ceux qui n'en ont plus. Dickens pas mort : l'amour difficile de Joe, chômeur et ancien alcoolique, et de Sarah, assistante sociale, leurs tentatives désespérées pour sauver Liam et Sabine de la drogue et de la prostitution pourraient donner matière à un roman naturaliste, voire à un mauvais mélo.

Mais voilà, tout d'abord, il y a ce foutu humour «Les riches ne sont pas drôles», a coutume de dire Ken Loach. Pour ce qui est des riches, on ne peut pas juger, car c'est une espèce qui ne s'aventure pas en ces territoires, mais la drôlerie de l'*Homo loachien*, en revanche, est incontestable : comme ses homologues, Joe trimballe avec sa solide carcasse un humour à la fois trivial, dérisoire et vengeur.

Avec sa carcasse, oui, car l'humour, chez Loach, est inséparable du corps et de ses débordements, à savoir quelques culs de prolétaires. Il y a ceux qu'on montre aux bourgeois (**Riff-Raff**) ou ceux qui s'exhibent involontairement et qui suscitent de formidables reparties : «On dirait la tête de Yull Brynner coupée en deux !» balance Joe à son pote. Pris dans une dimension collective, les corps gagnent encore en pouvoir comique : l'équipe de footballeurs amateurs que dirige Joe, avec ses maillots de la RFA et ses «formats» les plus disparates, du grand maigre au petit gros, semble sortie d'*Astérix chez les Bretons*. Là encore, les reparties fusent : «Ça fait des années que je suis Beckenbauer !» proteste un chauve essoufflé, lorsqu'on lui demande de changer de maillot. «Et moi, Cendrillon !» répond l'arbitre.

On l'aura compris, le rire est affaire de dignité. De survie, même. Car, lorsqu'il n'est pas réflexe d'autodérision, il est vengeur. Parfois lié à l'opération commando : moutons, gazon (**Raining stones**), maillots de football, on vole pour vivre, contents du bon tour qu'on joue aux possédants. Jamais très loin du fou rire, il y a la violence - un pot de

peinture sur la voiture d'un inspecteur du travail - et, parfois, il ne reste plus rien que la violence. A ce propos, il serait temps de tordre le cou à ce cliché malveillant : Ken Loach est un mani-chéen simpliste. D'accord, il y a des méchants chez Loach et même des méchants de plus en plus méchants, en général des salopards d'usuriers. Mais ils ne sont là que comme révélateurs du sort et des réactions des opprimés à leur égard. Loach n'a pas de temps à perdre avec les oppresseurs. Tout juste suggère-t-il qu'on peut basculer, qu'un jour le meilleur des hommes peut commencer à battre sa femme ou à devenir dealer.

Bon, on ne va pas vous raconter l'histoire de Joe, puisque Loach le fait si bien. Juste dire qu'un chômeur écossais, ça peut écouter le concerto pour violon de Beethoven et pleurer en se bourrant la gueule, simplement parce c'est le seul de ses disques qui n'a pas trouvé preneur lorsqu'il a tout bradé. Un chômeur, ça peut, en pleine déroute, contempler la lande sans être dupe des images éternelles de l'Ecosse, son brouillard, ses joueurs de cornemuse, ses short-breads... Il faudrait encore redire ce qui fait la force de ce cinéma-là et ce qui fait, a contrario, les limites de pas mal de films français lorsqu'ils se piquent de réalisme : chez Loach, les acteurs n'ont pas attendu la caméra pour exister, ils «connaissent» leurs personnages depuis toujours. Ils vivent dans les mêmes cités, ils ont connu les mêmes galères, ils font les mêmes gestes, parlent la même langue. Leur humour, leur violence, leurs colères ne sont pas feints. C'est pour ça qu'on aime ce cinéaste. His name is Ken.

Vincent Remy
Télérama n°2544 - 14 Oct. 1998

Propos du réalisateur

Muller, Netzer, Vogts, le Kaiser Franz et les autres trottaient vers le terrain. Malheureusement, personne ne les acclame. Nous ne sommes pas en Allemagne de l'Ouest dans les années 70 mais à Glasgow dans les années 90 et l'entraîneur n'est pas Helmut Schoen mais Joe Kavanagh.

On peut dire deux choses de Joe. Il a 37 ans et pour lui "Joe Kavanagh est tout ce que je possède". Ce n'est pas tout à fait vrai. Il a une famille, son équipe composée de onze gars et de son bon copain Shanks. Ils compensent leur manque de talent par un tempérament joyeusement agressif.

Joe est un bagarreur, comme eux. C'est tout ce qu'il a trouvé pour maintenir ses démons à distance. Cependant, Joe est plus fragile qu'il n'y paraît.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Réalisateur anglais né en 1936.

Il utilise dans ses premiers films les techniques de la télévision. Autre dominante dans son œuvre : les marginaux (le jeune garçon de **Kes**, la jeune fille névrosée de **Family Life**). Un souci de réalisme l'anime qui n'exclut pas obligatoirement des préoccupations esthétiques (**Black Jack**). Il réunit toutes ces clefs de son œuvre dans **Regards et sourires**, un film qui, malgré l'accueil chaleureux de la critique, fut desservi par l'austérité de la mise en scène.

Hidden Agenda évoque la lutte de l'IRA et une rocambolesque machination de Mme Thatcher.

Filmographie

Poor cow	1968
Kes	1970
Family life	1972
Black jack	1979
Looks and smiles	1980
Fatherland	1986
Hidden agenda	1990
Riff-Raff	1991
Raining stones	1992
Ladybird, ladybird	1993
Land and freedom	1994
Carla's song	1995
My name is Joe	1998

Sélection officielle en compétition du festival de Cannes 1998
 Prix d'interprétation masculine à Peter Mullan

Documents disponibles au France

Fiche AFC AE
 Cahiers du cinéma n°528 - Oct.98
 Le monde - 15 Oct.98
 Télérama n°2524 - 27 Mai 98
 Dossier distributeur